

University of Groningen

## Locke contre Leibniz à propos du langage

Lenz, Martin

*Published in:*  
Methodos

*DOI:*  
[10.4000/methodos.4044](https://doi.org/10.4000/methodos.4044)

**IMPORTANT NOTE:** You are advised to consult the publisher's version (publisher's PDF) if you wish to cite from it. Please check the document version below.

*Document Version*  
Publisher's PDF, also known as Version of record

*Publication date:*  
2014

[Link to publication in University of Groningen/UMCG research database](#)

*Citation for published version (APA):*

Lenz, M. (2014). Locke contre Leibniz à propos du langage: deux sortes d'externalisme ? *Methodos*, 14. <https://doi.org/10.4000/methodos.4044>

**Copyright**

Other than for strictly personal use, it is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

The publication may also be distributed here under the terms of Article 25fa of the Dutch Copyright Act, indicated by the "Taverne" license. More information can be found on the University of Groningen website: <https://www.rug.nl/library/open-access/self-archiving-pure/taverne-amendment>.

**Take-down policy**

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

*Downloaded from the University of Groningen/UMCG research database (Pure): <http://www.rug.nl/research/portal>. For technical reasons the number of authors shown on this cover page is limited to 10 maximum.*

# Methodos

Savoirs et textes

14 | 2014 :

Dire et vouloir dire

Dire et vouloir dire

---

## Locke contre Leibniz à propos du langage : deux sortes d'externalisme ?

*Locke vs. Leibniz on language: two kinds of externalism?*

MARTIN LENZ

Traduction de Laurent Cesalli

---

### Entrées d'index

**Mots-clés :** Leibniz, Locke, signification

#### Notes de la rédaction

Traduit de l'anglais par Laurent Cesalli

#### Notes de l'auteur

Cet article est une version quelque peu remaniée et développée de Lenz 2013. Je voudrais remercier Laurent Cesalli pour sa traduction, ainsi qu'Hélène Leblanc pour sa soigneuse relecture. Des versions précédentes ont été présentées lors d'ateliers de recherche à la l'Université Humboldt de Berlin, l'Université de Gand, le King's College de Londres, l'Université d'Uppsala et la British Academy (Londres). Je voudrais remercier l'ensemble des participants pour les fructueuses discussions que nous avons eues. Je suis particulièrement reconnaissant à Michael Ayers pour ses commentaires détaillés.

---

### Texte intégral

- 1 Dans cette étude, je voudrais considérer l'une des questions les plus anciennes de la philosophie du langage, à savoir : qu'est-ce qui détermine la signification des expressions linguistiques ? Prenez un mot comme « eau ». Qu'est-ce qui détermine la signification de ce mot ? Il semble qu'il y a au moins deux réponses possibles : la première consiste à dire que la signification du mot est déterminée par mon *idée* de l'eau, de sorte que ce sont mes pensées internes qui déterminent la signification du mot ; en ce sens, cette position peut être qualifiée d'internalisme. De nombreux

philosophes pensent qu'il s'agit-là de la réponse de John Locke. La seconde réponse consiste à dire que le mot est défini par un liquide dans le monde que j'appelle, précisément, « eau ». Telle est la réponse d'Hilary Putnam, lequel a affirmé que la réponse de Locke était inacceptable ; « les significations » comme le dit cette citation célèbre « ne sont pas dans la tête » mais elles sont déterminées par le monde physique qui nous entoure. En ce sens, la seconde opinion peut être appelée d'externalisme physique. Comme l'a fait remarqué Donald Rutherford, la réponse de Putnam fait clairement écho à celle de Leibniz, que l'on peut créditer d'avoir défendu une position assez proche de l'externalisme de Putnam<sup>1</sup>. Leibniz attaque Locke de la manière suivante :

« Je ne sais pourquoi on veut toujours chez vous faire dépendre de notre opinion ou connaissance les vertus, les vérités et les espèces. Elles sont dans la nature, soit que nous le sachions et approuvions ou non. »<sup>2</sup>

- 2 Quel est l'enjeu de cette dispute ? En tant qu'historien de la philosophie, je m'intéresse aux conditions dont on considère (et dont on a considéré) que dépend le caractère adéquat de l'opposition de ces opinions. Comme nous le verrons, un nombre considérable de choses dépendent de l'arrière-plan métaphysique et épistémologique des théories en question. En première approximation, on peut toutefois noter que la réponse de Locke n'est pas donnée de manière très appropriée. Étant donné la critique de Leibniz, on peut penser que Locke et Leibniz sont totalement opposés. Toutefois, comme nous le verrons sous peu, il nous faudra rectifier la vision standard de ce à propos de quoi ils sont exactement en désaccord.
- 3 En ce sens, la plus grande partie de cette étude sera consacrée à la position de Locke. Comme nous le verrons, la réponse internaliste de Locke est développée conjointement à une certaine sorte d'externalisme – mais un externalisme selon lequel ce n'est pas le monde physique, mais le *monde social* autour de nous qui détermine la signification des expressions linguistiques. Cela dit, si l'on en croit les manuels, la position de Locke était assez différente : bien que l'on continue à le présenter comme celui qui a écrit « le premier traité moderne consacré spécifiquement à la philosophie du langage »<sup>3</sup>, on trouvera difficilement une autre conception du langage partageant une aussi mauvaise réputation. Y compris dans les introductions contemporaines à la philosophie du langage, Locke est présenté comme un exemple de piètre théoricien de la sémantique<sup>4</sup>. Pourquoi cela ? Selon la thèse lockéenne de la signification immédiate, c'est-à-dire ce que l'on appelle la « thèse centrale » de sa théorie sémantique, les expressions linguistiques ne signifient immédiatement rien d'autre que les idées dans l'esprit du locuteur<sup>5</sup>. Comme nous venons de le voir, en soutenant cette thèse, Locke semble défendre une forme d'internalisme selon lequel les significations ne sont pas simplement dans la tête, mais, plus grave encore, dans la tête de celui ou celle qui parle. Un tel internalisme, par suite, semble condamner Locke à embrasser la position solipsiste voyant le langage comme un instrument à usage privé.
- 4 Cela dit, les diverses stratégies que l'on trouve dans la littérature et qui sont destinées à contrer cette interprétation s'accordent sur un point crucial : elles prennent toutes la thèse lockéenne de la signification immédiate comme étant la « thèse centrale » de la sémantique de Locke<sup>6</sup>. C'est précisément ce consensus que je souhaite remettre en question. Alors que les historiens de la philosophie affirment souvent que Locke n'a rien fait d'autre que de répéter certaines doctrines médiévales<sup>7</sup>, la plupart des philosophes d'aujourd'hui le blâment pour avoir inventé une indéfendable théorie mentaliste de la signification. Au contraire, j'entends montrer que la thèse de la signification immédiate n'est qu'une partie d'une conception plus complexe que l'on peut situer dans son contexte historique sans prêter le flanc aux objections contemporaines<sup>8</sup>. L'un des avantages de la lecture proposée ici est qu'elle ne minimise pas les déclarations claires que Locke fait au sujet de la signification ; au contraire, elles seront mises en relation avec que ce j'appelle la *condition d'acceptation* de Locke. Selon cette condition, notre usage du langage ne devrait pas aller contre l'acceptation de la communauté des locuteurs.
- 5 Par conséquent, l'internalisme ou mentalisme incriminé est lié à un externalisme social. Toutefois, par opposition à la plupart des défenseurs de l'anti-individualisme

comme Tyler Burge, je ne prétends pas que l'externalisme social soit fondé sur un externalisme physique leibnizien ou « à la Putnam »<sup>9</sup> ; dans le cas de Locke, l'externalisme social est plutôt une thèse complémentaire de l'internalisme. Selon cette interprétation, la signification d'un terme est déterminée par l'environnement social du locuteur.

- 6 Je développerai mon interprétation en quatre brèves étapes : *premièrement*, je proposerai une courte introduction à l'arrière-plan métaphysique et épistémologique de la conception lockéenne du langage ; *deuxièmement*, je situerai la thèse internaliste de la signification immédiate à l'intérieur de la théorie sémantique générale de Locke pour montrer qu'elle ne revient à rien d'autre qu'à une sorte de « condition d'entrée du langage » ; *troisièmement*, je montrerai comment elle s'articule avec la condition d'acceptation complémentaire et, *finally*, j'évaluerai la théorie résultante à l'aune de conceptions concurrentes. Bien que la conception du langage de Locke prenne en compte plusieurs questions différentes, je me concentrerai sur le problème des noms de substances. Cela dit, j'espère présenter une ligne interprétative susceptible de réhabiliter Locke comme étant un philosophe du langage de premier rang.

## 1. L'arrière-plan de la thèse de la signification immédiate : l'agnosticisme de l'essence

- 7 La formulation la plus claire de la thèse de la signification immédiate est la suivante :

« Les mots, dans leur signification primaire ou immédiate ne tiennent lieu de rien d'autre que des idées dans l'esprit de celui qui s'en sert ... » (*Essai*, III, ii, 2 : 38 [405]).

- 8 En deux mots, cela veut dire que les mots ne signifient immédiatement que les idées du locuteur. Ce que l'on ignore souvent, c'est qu'en plus de la signification immédiate, Locke reconnaît aussi une sorte de signification ultime. En ce sens, il pose que comme

« les noms de substances ne sont pas simplement utilisés pour nos idées, ils sont utilisés pour représenter en dernière instance les choses et sont mis à leur place. » (*Essai*, III, xi, 24 : 248-249 [520]).

- 9 Bien qu'elle soit encore commune au XVII<sup>e</sup> siècle, la distinction entre signification immédiate et ultime remonte au moins à Jean Duns Scot (+ 1308), lequel conçoit la signification comme étant une relation transitive : les mots signifient les concepts ou les idées, lesquels signifient à leur tour les choses, de sorte que les mots peuvent être dits signifier immédiatement des concepts, et ultimement des choses<sup>10</sup>.

- 10 Avec la mise en place de cette distinction, nous pouvons commencer par considérer l'arrière-plan aristotélicien de la théorie lockéenne de la signification. La soi-disant « thèse centrale » de la sémantique de Locke est littéralement fondée sur le triangle sémantique représentant les relations entre les mots, les concepts et les choses. Une première esquisse dudit triangle se trouve dans le *Peri hermeneias* d'Aristote (16a3-9), un traité abondamment commenté et discuté à l'intérieur comme à l'extérieur de la tradition scolastique, avant et après Locke. L'idée fondamentale du modèle aristotélicien est que les mots, pris comme signes conventionnels, sont reliés aux choses seulement dans la mesure où ils sont des signes de concepts ou d'idées, lesquels, selon la théorie scotiste, sont des signes naturels des choses ; par suite, les mots sont les signes ultimes des choses saisies par le biais des concepts, et les choses sont les signifiés ultimes des mots.

- 11 Mais quel est le rôle explicatif de ces concepts ? Le point crucial est qu'alors que les sons vocaux ou les marques écrites varient selon les différentes communautés linguistiques, les concepts constituent un règne intersubjectivement stable dans la mesure où ils sont fondés sur la structure métaphysique invariante des choses. Puisque les choses sont essentiellement les mêmes – peu importe qui les connaît – les concepts

qui signifient les choses sont également les mêmes pour tous. La stabilité de l'ordre sémantique des mots, des concepts et des choses est donc fondée sur l'ordre naturel inverse, lequel peut être résumé comme suit : pas de concepts sans choses, pas de mots sans concepts<sup>11</sup>. Afin de comprendre l'approche de Locke, il faut reconnaître qu'elle se base sur le modèle aristotélicien, sans le tronquer, mais en transformant de manière significative certains de ses éléments.

12 L'objection centrale de Locke est dirigée contre l'*ordre d'explication* métaphysique et épistémologique. Contrairement aux aristotéliens, qui expliquent l'identité intersubjective des concepts en s'appuyant sur la structure essentielle des choses, Locke rejette toute fondation essentialiste des concepts. Bien qu'il concède qu'il existe des essences réelles, il nie que nous ayons un quelconque accès cognitif à ces essences.

13 C'est ce que je voudrais appeler l'« agnosticisme de l'essence » de Locke. Selon lui, les items que les aristotéliens considèrent comme des essences ne sont rien d'autre que des « essences nominales », *i.e.* des concepts abstraits ou des idées formées dans notre esprit et liées à un nom<sup>12</sup>. Si nous saisissons conceptuellement une pomme, par exemple, nos facultés cognitives saisissent effectivement certaines idées de propriétés telles que « rond », « rouge » ou « ferme ». Le fait que nous saisissons ces configurations de propriétés en tant que propriétés d'une pomme n'est pas dû à notre compréhension de l'essence réelle, mais à un jugement implicite – c'est-à-dire, dû à une attribution qui ne s'aligne pas sur ses constituants essentiels, mais plutôt sur nos besoins pratiques. Si nous étions des créatures différentes pourvues de capacités et de besoins différents, nos essences nominales délimiteraient le monde de manière probablement bien différente<sup>13</sup>.

14 Un tel agnosticisme de l'essence conduit, selon Locke, à un scénario internaliste. Puisque la nature ne nous dit pas si nous avons saisi les propriétés essentielles d'un objet, notre esprit procède pour ainsi dire à une redistribution des rôles. Le monde ne détermine pas quelles propriétés nous subsumons sous un concept (ou ce que nous classifions comme étant des choses) ; au contraire, ce sont nos concepts qui déterminent quelles propriétés tombent effectivement sous eux. En d'autres termes, c'est l'intension qui détermine l'extension.

15 Si nous mettons en relation cette thèse avec la sémantique de Locke, nous obtenons, dans les grandes lignes, le scénario suivant : le concept (ou idée abstraite) que notre esprit a formé au moyen d'un jugement implicite est l'intension préservée dans notre mémoire, alors que l'ensemble des configurations de propriétés qui correspondent à cette intension appartient à l'extension de cette même idée<sup>14</sup>.

16 Lorsque Locke dit que les mots signifient *immédiatement* les idées dans l'esprit du locuteur, il parle d'intensions. *Ultimement*, les mots signifient toutes ces choses qui correspondent à l'intension. Lorsque j'utilise le mot « pomme », il est immédiatement connecté à l'idée abstraite de pomme dans mon esprit ; *ultimement*, il signifie toutes les choses qui sont rondes, rouges et fermes. Ou encore, pour le dire au moyen d'un autre exemple : même si la nature détermine ce que l'eau *est* effectivement, ce que j'*appelle* de l'eau dépend de l'intension dans mon esprit.

## 2. Le rôle de la thèse de la signification immédiate : la condition d'entrée du langage

17 Considérons maintenant les conséquences philosophiques de ces quelques éléments. L'agnosticisme de l'essence défendu par Locke implique que, puisque nous ne pouvons pas saisir les véritables essences des choses, les intensions ou idées ne sont pas déterminées par leurs extensions. La sémantique aristotélicienne, selon laquelle les intensions sont identiques pour tous est ainsi privée de son socle métaphysique. Par suite, il semble que nous nous trouvions face au dilemme suivant : les intensions des expressions linguistiques sont ou bien instables, ou bien elles sont déterminées par les locuteurs individuels.

- 18 Les commentateurs considèrent traditionnellement que Locke s'est décidé pour la seconde corne option/position du dilemme. Puisqu'un interprète considérant la thèse de la signification immédiate comme étant la « thèse centrale » est apparemment contraint de dire qu'il appartient au locuteur de déterminer quelle intention il rattache à quelle expression. Et c'est précisément cette interprétation qui rend la théorie de Locke vulnérable à l'argument du langage privé<sup>15</sup>. En effet, l'idée que je sois seul à déterminer et à connaître la signification des mots que j'utilise est absurde puisque – pour ne mentionner qu'une seule raison – je ne peux à moi seul corriger mon usage et, par suite, établir un quelconque standard d'usage.
- 19 Mais cette ligne interprétative peut être réfutée assez facilement puisque la disjonction proposée est très loin d'être exhaustive. De plus, il est clairement concevable que l'intension n'est pas déterminée par le locuteur individuel, mais par *quelque chose d'autre*. Et telle est précisément l'option que Locke a à l'esprit lorsqu'il considère que la signification dépend de l'acceptation de la communauté linguistique. Concentrons-nous donc maintenant sur le rôle de la thèse de la signification immédiate et sa relation avec la condition d'acceptation.
- 20 Le rôle de la thèse soi-disant centrale peut être expliqué ainsi. Comme cela est le cas pour la tradition aristotélicienne, un son vocal *en tant que tel* n'est rien d'autre qu'un simple événement physique. Afin qu'un tel son devienne un mot d'une langue, il faut tout d'abord qu'il soit connecté à une idée ou à une intension dans l'esprit d'un usager du langage. Dire que « les mots eux-mêmes » sont signifiants est en réalité une manière inappropriée de parler. Autrement, on serait forcé d'admettre, par exemple, que les perroquets parlent un langage et font partie de notre communauté linguistique.
- 21 Selon cette interprétation, la prétendue « thèse centrale » ne pose rien d'autre que ce que Locke propose d'appeler une « condition d'entrée du langage » qui doit être remplie par quiconque souhaite se servir du langage. En ce sens, Locke peut écrire :

« On ne peut faire de ses mots le signe de qualités dans les choses ou de conceptions dans l'esprit d'un autre » (*Essai* III, ii, 2 : 39 [406])

et de poursuivre :

« C'est une caractéristique tellement nécessaire de l'utilisation du langage que sous cet aspect, le savant et l'ignorant, le cultivé et l'inculte utilisent en parlant les mots (quel que soit leur sens), de la même manière. » (*Essai* III, ii, 3 : 39 [406]).

- 22 Ici, la formule aristotélicienne selon laquelle les concepts sont les mêmes pour tous (« *eadem apud omnes* ») est réduite à la condition minimale posant que ceux qui se servent des mots doivent avoir des idées connectées à ces mots – peu importe le contenu de ces idées.

### 3. La condition complémentaire d'acceptation

- 23 Toutefois, si tels étaient les derniers mots de Locke sur cette question, il devrait tout bonnement admettre que les intensions sont instables. Considérées en tant que telles, les intensions ou les idées sont effectivement instables, fluctuantes et fuyantes. Mais c'est précisément leur instabilité qui appelle la question de savoir ce qui stabilise les intensions. Quels sont donc les candidats qui pourraient adéquatement jouer le rôle de stabilisateurs des intensions ?
- 24 Considérons à nouveau le triangle sémantique. Au vu de l'agnosticisme de l'essence défendu par Locke, les choses ou essences sont éliminées d'emblée. Seuls les mots eux-mêmes restent de possibles stabilisateurs. Mais les mots peuvent-ils réellement jouer ce rôle ? La réponse est oui. En opposition à la doctrine aristotélicienne, Locke conçoit les mots comme étant unilatéralement dépendants des idées ou intensions. Les mots stabilisent plutôt les idées. En ce sens, les mots et les idées sont *mutuellement* dépendants<sup>16</sup>.



- 25 Une telle interdépendance entre les mots et les idées présente deux dimensions : *premièrement*, les mots possèdent une fonction mnémonique ou cognitive en ce qu'ils servent d'abréviations mentales. Il s'agit là d'une thèse sur laquelle Locke et Leibniz sont d'accord. Dans la ligne de Hobbes, ils posent l'un et l'autre que la pensée humaine est dépendante de structures linguistiques et défendent ainsi une conception cognitive du langage. Le langage n'est pas un simple moyen d'exprimer des pensées formées de manière indépendante, mais il contribue à façonner nos processus mentaux. On sait que Leibniz a développé une théorie de la cognition symbolique (*cognitio symbolica*) selon laquelle les choses sensibles sont partiellement constitutives de la pensée humaine – une théorie qui occupe également une place de choix dans ses plans visant à créer un langage universel, à savoir la *characteristica universalis*<sup>17</sup>.
- 26 Ce qui est moins connu est que Locke avait déjà développé une théorie sophistiquée de l'approche cognitive du langage<sup>18</sup>. Qu'est qui est en jeu ici ? Un bon exemple est celui de la distinction entre l'or véritable et l'or des fous. Si je veux faire la différence entre de l'or véritable et l'or des fous, il est nettement plus facile de simplement utiliser les noms « or » et « or des fous » plutôt que d'essayer de garder les différentes propriétés chimiques à l'esprit. Les mots fonctionnent donc comme des abréviations mentales par le moyen desquelles il est comparativement facile de faire la distinction entre différentes choses. Cela est dû au simple fait que les séquences acoustiques « or » et « or des fous » sont nettement plus faciles à distinguer (et à distinguer rapidement) que de complexes conceptions minéralogiques. Ce n'est que cette « étroite liaison » entre les mots et les idées, la *disponibilité linguistique*, qui confère aux idées le type de stabilité requis dans le cours de la pensée, quand nous voulons par exemple établir des distinctions nettes et précises. Ainsi, Locke et Leibniz partent du principe qu'il existe une forte interdépendance entre langage et pensée ; mais alors que Leibniz accorde une importance prioritaire aux aspects structurels de la pensée humaine, Locke insiste sur la dimension sociale de l'association existant entre le langage et la pensée.
- 27 Cela dit, quelqu'un pourrait toujours objecter que, selon l'agnosticisme de l'essence défendu par Locke du moins, cette stabilité est pour le moins trompeuse puisqu'elle suggère que je pourrais – du moins en principe – connecter des idées et des mots de manière arbitraire et hautement idiosyncrasique. Mais une telle objection passe à côté du point central. Car, *deuxièmement*, comme cela est bien connu, les mots possèdent aussi une *fonction communicative*. Ce que l'on ne remarque toutefois que rarement, à ce propos, est le fait que la communication consiste en nettement plus que le simple fait d'exprimer des pensées. Le point crucial est bien plus que les mots ne m'appartiennent pas exclusivement mais sont également utilisés par d'autres locuteurs. Et c'est l'usage des mots par d'autres qui stabilise et corrige mon usage propre.
- 28 C'est ici que la *condition d'acceptation* entre en jeu. Les distinctions que j'ai faites au moyen de mots ne flottent pas simplement dans l'air. Au contraire, elles sont censées être consolidées par d'autres membres de la communauté linguistique<sup>19</sup>. Les connexions que j'ai établies entre les mots et les idées ne constituent pas *ipso facto* un standard de communication. Elles sont censées ne pas heurter les connexions établies par *d'autres* locuteurs. Autrement, ces connexions demeureraient tout aussi fuyantes que le sont les idées elles-mêmes.
- 29 Illustrons ce point avec un autre exemple. Supposez que vous fassiez tous partie d'une communauté dans laquelle (la valeur de) l'or ainsi que la différence entre l'or et l'or des fous ne joueraient pas le moindre rôle. Supposez en outre que je – ou disons, une version juvénile de moi-même – devienne membre de votre société. Mais supposez également que je sois le seul et le premier à vous dire quelque chose à propos de l'or et que je vous importune avec ce qui semblerait bien être une distinction idiosyncrasique entre l'or et l'or des fous. Même s'il était en principe concevable que quelques uns d'entre vous puissent s'intéresser à ma distinction, étant donné ce que nous avons déjà admis, je pense qu'il est plus probable que vous disiez simplement quelque chose comme « et alors ? », et vaquiez aux affaires courantes<sup>20</sup>.
- 30 Toutes choses étant égales par ailleurs, il est bien plus probable que je m'adapte à vos conventions et distinctions, et que j'oublie rapidement ma distinction idiosyncrasique. La force stabilisatrice des mots ne tient donc pas seulement au fait qu'ils sont – en tant que sons – connectés aux idées, mais principalement au fait que leur usage est

consolidé par d'autres. Par suite, la signification des mots ne dépend pas de leur connexion avec des idées établie *par moi*, mais plutôt de l'acceptation de leur usage par d'autres membres de la communauté linguistique. Dans une lettre à Stillingfleet, Locke clarifie joliment ce point :

« En deux mots, le cas est le suivant : l'argent acquiert sa légitimité en vertu du sceau qui a cours dans le bien public et garantit sa valeur intrinsèque. Cet usage du sceau public serait perdu, si l'on tolérait que des personnes privées proposent de l'argent frappé par elles-mêmes. Au contraire, *les mots sont offerts au public par chaque homme, et il les forge à partir de sa propre banque, selon son bon plaisir ; mais c'est leur réception par d'autres, précisément leur échange qui leur donne leur autorité et détermine leur cours, et non pas le bien dont ils ont été tirés.* »<sup>21</sup>

- 31 Cela montre clairement que c'est l'acceptation extérieure qui régit la *détermination* de la signification, et que de ce point de vue, c'est la condition d'acceptation qui est *prioritaire* par rapport à la condition d'entrée du langage construite de manière internaliste. Lorsque j'entre dans une communauté linguistique, je m'engage pour ainsi dire à respecter le cours ou la valeur des mots. Seule l'acceptation par d'autres permet que la détermination des connexions entre les mots et les idées devienne un standard de communication. Ou alors, pour reprendre l'exemple de l'eau : bien que la nature détermine ce qu'*est* effectivement de l'eau, ce que nous *appelons* de l'eau dépend de la communauté linguistique. C'est cette thèse que je voudrais qualifier d'« externalisme social ».

## 4. Évaluation : l'établissement de standards de communication

- 32 Tâchons d'évaluer ce résultat. Locke défend-il simplement une seconde théorie sémantique, alternative, comme cela a été suggéré par certains commentateurs ?<sup>22</sup> Aussi longtemps que l'on considère la thèse de la signification immédiate comme étant la « thèse centrale » de Locke, il peut sembler que l'on soit contraint d'être de cet avis. Mais si nous récapitulons soigneusement ce qui précède, nous pouvons aisément voir que Locke ne traite pas simplement de la question de la signification linguistique. Nous trouvons bien plutôt trois questions soigneusement distinguées, des questions qui doivent être prises en compte conjointement afin de conduire à une explication de la manière dont sont établis les standards de communication :
- 33 1. La *question du contenu* : en quoi le standard en question consiste-t-il ? – Réponse : il consiste en l'idée abstraite connectée à un nom (essence nominale) ; c'est ce que nous avons appelé « intension ». Ce problème est couvert par la condition d'entrée du langage.
- 34 2. La *question de l'origine* : d'où proviennent les standards ou les idées ? – Réponse : ils ont leur origine dans la (connaissance de la) nature en cela que les intensions sont formées par notre contact cognitif avec le monde. – Toutefois, étant donné l'agnosticisme de l'essence, l'origine naturelle des idées ne peut pas rendre compte de l'existence d'intensions intersubjectivement stables. C'est la raison pour laquelle une troisième question, cruciale, doit être soulevée :
- 35 3. La *question de la détermination* : en vertu de quoi est-ce qu'un certain contenu devient un standard ? – Réponse : en vertu de l'acceptation. Seule l'acceptation intersubjective est susceptible de fixer un contenu comme étant un standard ; et seule l'acceptation permet de faire la différence entre usages corrects et incorrects du langage.
- 36 Selon Locke, seule la conjonction de ces trois aspects équivaut à une approche sémantique solide. Et pour ce qui est du caractère prioritaire de la question de la détermination, cette approche peut être adéquatement qualifiée d'externalisme social. Par opposition, le modèle aristotélicien réduit les questions de contenu et d'origine à une seule et même question, et néglige complètement la question de la détermination



puisque, si l'on affirme que les essences naturelles garantissent automatiquement l'identité intersubjective du contenu, on n'a plus besoin de se préoccuper de la détermination du contenu.

- 37 Le modèle aristotélicien était encore dominant parmi les contemporains de Locke, en particulier à la Royal Society, par exemple dans ce que l'on appelle le mouvement de planification du langage, lequel visait à une purification ou à une réforme du langage ordinaire dans un esprit baconien<sup>23</sup>. Toutefois, bien que l'on puisse dire de Leibniz comme de Locke, tous deux étant des planificateurs du langage, qu'ils défendent une conception cognitive du langage, ils en tirent des conclusions radicalement différentes. Alors que Leibniz envisageait un langage artificiel et croyait qu'il contribuerait au progrès de la science, Locke ne partageait aucunement un tel optimisme. La raison d'une divergence aussi drastique est à chercher, je crois, dans leurs différentes métaphysiques. Quand Francis Bacon ou, plus tard, John Wilkins et Leibniz discutaient des langues naturelles, ils ne les concevaient pas (contrairement à Locke) comme des fondements indispensables pour l'établissement de standards communicationnels, mais, comme de déformantes « idoles de la place publique », perfectibles par la recherche scientifique et fondées dans un essentialisme inébranlable. Ainsi, si l'on demandait à Leibniz ce qui détermine la signification de nos termes d'espèces naturelles, il répondrait, tel le premier Putnam, en tant que défenseur d'un externalisme physique

« Vous voyez donc [...] que le nom de l'or, par exemple, signifie non pas seulement ce que celui qui le prononce en connaît ; par exemple un jaune très pesant ; mais encore ce qu'il ne connaît pas, qu'un autre en peut connaître ; c'est-à-dire un corps doué d'une constitution interne dont découlent la couleur et la pesanteur, et dont naissent encore d'autres propriétés qu'il avoue être mieux connues des experts. »<sup>24</sup>

- 38 Bien que Leibniz semble aussi admettre des composantes sociales de la signification, la détermination de celle-ci est, selon lui, clairement enracinée dans la structure essentielle des choses<sup>25</sup>. Par opposition, et sur l'arrière-plan de l'agnosticisme de l'essence lockéen, l'usage commun du langage – si vague soit-il – est le fondement véritable permettant la perfectibilité et la normativité<sup>26</sup>. Cela ne tient pas au fait que la nature elle-même ne fournirait pas de « standards », mais plutôt au fait qu'elle en fournit trop. La nature ne nous indique pas, pourrait-on dire, ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas<sup>27</sup>. C'est pour cette raison que Locke rejette également sans ménagement les possibilités d'une réforme linguistique<sup>28</sup>. Par conséquent, le progrès scientifique n'est pas lié à la croyance en la possibilité de parfaire la connaissance (chose qui se trouve de toute manière au-delà de la portée de nos capacités cognitives), mais à une vision claire des limites et des conditions épistémologiques auxquelles nous sommes soumis. Et l'une de ces conditions consiste précisément en cela qu'il dépend de l'acceptation de notre communauté linguistique si notre usage du langage est adapté ou adopté et, par là même, devient en premier lieu corrigible.

- 39 Alors que le modèle aristotélicien répond aux questions du contenu et de l'origine en s'appuyant sur l'essentialisme et ne soulève pas du tout la question de la détermination, les défenseurs modernes d'un externalisme physique à la Putnam adoptent une stratégie différente. Ils tentent de prendre en compte la question de la détermination en donnant la priorité à la question de l'origine. De ce point de vue, la signification d'un terme est (partiellement) déterminée par la substance (quelle qu'elle soit) à laquelle nous avons choisi de nous référer par son biais, et ce indépendamment de notre bagage épistémique ou – pour le dire autrement – indépendamment de ce qu'il y a dans notre tête. De ce fait, les externalistes physiques excluent la disponibilité de contenus de la discussion sémantique. Ce n'est pas ce qui est dans nos têtes qui compte, mais ce qui se trouve dans l'environnement physique du locuteur. Ainsi, contrairement à ce qui se passe chez les aristotéliciens, la question de la détermination joue effectivement un rôle central ; on n'y répond cependant pas en s'appuyant sur une communauté linguistique, mais sur le contact causal des locuteurs avec les faits constituant le monde<sup>29</sup>. Il devrait être clair maintenant que Locke aurait refusé l'externalisme physique à la lumière de

son agnosticisme de l'essence. L'un de ses arguments principaux contre cette opinion ressemble à ce que l'on appelle aujourd'hui le « problème du *qua* »<sup>30</sup>.

40 Le point important est que lorsque l'on applique un terme à une chose, nous sélectionnons la chose, bon gré mal gré *qua* ou *en tant que* membre d'une certaine espèce. Mais en tant que membre de *quelle espèce* ? Cette relation à une espèce ne peut pas être déterminée de manière externe, pour ainsi dire, par nature<sup>31</sup>.

41 Vous pouvez nommer Fido en tant que chien, en tant que mammifère, ou en tant qu'animal. Le problème consiste donc en cela que la question de la relation de Fido à une espèce plutôt qu'à une autre ne peut pas être fixée de manière externe. Vous pouvez certainement le nommer comme membre d'une certaine espèce (et ne serait-ce aussi qu'en tant que votre animal domestique favori) ; mais il n'est qu'un exemple parmi de nombreux autres. À première vue, le problème peut être contourné en ajoutant que la détermination de la référence ne dépend pas uniquement du contact causal avec l'environnement, mais aussi de composantes descriptives. Mais une fois que vous admettez cela, vous ne pouvez exclure le rôle vital des intensions socialement déterminées ayant cours au sein de la communauté de discours.

## Conclusions

42 Il va sans dire que mon intention n'a pas été d'offrir une défense compréhensive de la conception lockéenne du langage ou de le dépeindre comme un adversaire de l'externalisme physique. Je voulais plutôt montrer que la condition d'entrée internaliste de Locke n'implique pas le type de solipsisme absurde qui lui est si souvent attribué. En fait, sa position devrait être vue comme étant fondée sur une forme de réalisme et un agnosticisme de l'essence qui constituent le cadre au sein duquel se développe son externalisme social. La leçon principale à tirer est peut-être que selon cette lecture de Locke, internalisme et externalisme social ne sont pas des positions concurrentes, mais des éléments complémentaires d'une théorie sémantique unifiée.

43 Il ne s'agit de rien de moins que d'un préjugé historique lorsque les commentateurs suivant les pas de Putnam affirment que les explications mentalistes traditionnelles échouent du fait qu'elles ignorent la dimension sociale du langage<sup>32</sup>. Comme nous venons de le voir, la thèse internaliste de la signification immédiate est en partie une réponse à un débat aristotélicien à propos du découplage de la sémantique et de la connaissance essentialiste. Et c'est précisément la prise en compte de la dimension sociale du langage que Locke a ajouté au débat.

44 Toutefois, si l'on prend l'approche de Locke au sérieux (et c'est ce que je fais), alors on ne peut se contenter de se plaindre de l'amnésie historique. Nous devrions aussi demander si l'internalisme et l'externalisme (social) doivent réellement être vus comme des théories rivales. Ne faudrait-il pas plutôt les prendre comme étant des éléments complémentaires d'une seule et unique approche, répondant à des questions différentes, mais étroitement liées ?

45 En prenant comme point de départ que les significations sont partagées intersubjectivement, une critique leibnizienne ou putnamienne de la sémantique de Locke semble jeter le bébé avec l'eau du bain. Elle ignore que la condition d'entrée internaliste commence par soulever la question de la détermination externe. Par suite, une position externaliste ne devrait pas aborder l'internalisme comme une théorie fautive et concurrente, mais commencer par s'interroger sur la place qui lui revient en propre. Cela implique de considérer différents niveaux d'explication ; mais la question reste ouverte de savoir quels niveaux sont requis par les approches externaliste et internaliste.

---

## Bibliographie

Ashworth, E. Jennifer (1984), "Locke on Language", *Canadian Journal of Philosophy* 14, p. 45-73.  
DOI : 10.1080/00455091.1984.10716368

- Atherton, Margaret (2007), "Locke on Essences and Classification" in Lex Newman (ed.), *The Cambridge Companion to Locke's "Essay Concerning Human Understanding"*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 258-285.
- Ayers, Michael (1991), *Locke: Epistemology & Ontology*, 2 vols, London and New York, Routledge.
- Brandt, Reinhard and Heiner Klemme (1996), "John Locke (1632-1704)" in T. Borsche (ed.), *Klassiker der Sprachphilosophie: Von Platon bis Noam Chomsky*, München, C. H. Beck, p. 134-146.
- Burge, Tyler (1979), "Individualism and the Mental", *Midwest Studies in Philosophy* 4, p. 73-121. DOI : 10.1111/j.1475-4975.1979.tb00374.x
- Dawson, Hannah (2003), "Locke on Private Language", *British Journal for the History of Philosophy* 11, p. 609-638. DOI : 10.1080/0960878032000160253
- Dawson, Hannah (2007), *Locke, Language and Early-Modern Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press. DOI : 10.1017/CBO9780511490484
- Devitt, Michael and Kim Sterelny (1987), *Language and Reality*, Cambridge/Mass.
- John Duns Scotus, *Quaestiones in libros Perihermeneias Aristotelis*, Opera philosophica II, ed. Robert Andrews et al., St. Bonaventure/NewYork, The Franciscan Institute 2004.
- Kretzmann, Norman (1977), "The Main Thesis of Locke's Semantic Theory," in I. Tipton (ed.), *Locke on Human Understanding*, Oxford, Oxford University Press, p. 123-140. DOI : 10.2307/2183319
- Leibniz, G. W., *New Essays on Human Understanding*, ed. P. Remnant and J. Bennett, Cambridge, Cambridge University Press 1996. DOI : 10.1017/CBO9781139166874
- Lenz, Martin (2010), *Lockes Sprachkonzeption*, Berlin/New York, De Gruyter. DOI : 10.1515/9783110228281
- Lenz, Martin (2013), "Locke as a Social Externalist" in John Marenbon (ed.), *Continuity and Innovation in Medieval and Modern Philosophy*, Oxford, Oxford University Press.
- Lewis, Rhodri (2007), *Language, Mind and Nature: Artificial Languages in England from Bacon to Locke*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Locke, John, *An Essay Concerning Human Understanding*, ed. Peter H. Nidditch, Oxford, Clarendon Press 1975.
- Locke, John, *The Works of John Locke*, vol. 3, London 1823 (reprint: Aalen 1963).
- Losonsky, Michael (2007), "Language, Meaning, and Mind in Locke's Essay" in Lex Newman (ed.), *The Cambridge Companion to Locke's "Essay Concerning Human Understanding"*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 286-312.
- Meier-Oeser, Stephan (forthcoming), "The Intersubjective Sameness of Mental Concepts in Late Scholastic Thought (and some Aspects of Its Historical Aftermath)" in Gyula Klima (ed.), *Intentionality, Cognition and Mental Representation in Medieval Philosophy*, Fordham, Fordham University Press.
- Morris, Michael (2007), *An Introduction to the Philosophy of Language*, Cambridge, Cambridge University Press. DOI : 10.1017/CBO9780511801464
- Ott, Walter F. (2004), *Locke's Philosophy of Language*, Cambridge, Cambridge University Press. DOI : 10.1017/CBO9780511487293
- Pasnau, Robert (2011), *Metaphysical Themes 1274-1671*, Oxford, Oxford University Press. DOI : 10.1093/acprof:oso/9780199567911.001.0001
- Pessin, Andrew and Sanford Goldberg (eds) (1996), *The Twin Earth Chronicles*, Armonk, New York and London, M. E. Sharpe.
- Pufendorf, Samuel, *De officio hominis et civis juxta legem naturalem*, ed. Gerald Hartung, *Gesammelte Werke* 2, Berlin, Akademie Verlag, 1997.
- Pufendorf, Samuel, *The Whole Duty of Man* (1691), transl. Andrew Tooke, ed. Ian Hunter und David Saunders, Indianapolis, Liberty Fund, 2003.
- Putnam, Hilary (1975), "The Meaning of 'Meaning'" in *Mind, Language and Reality: Philosophical Papers*, vol. 2, Cambridge, Cambridge University Press.
- Putnam, Hilary (1988), *Representation and Reality*, Cambridge/Mass., MIT.
- Rutherford, Donald (1995), "Philosophy and Language in Leibniz" in N. Jolley (ed), *The Cambridge Companion to Leibniz*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Stanford, Kyle (1998), "Reference and Natural Kind Terms: The Real Essence of Locke's View", *Pacific Philosophical Quarterly* 79/1, p. 78-97.

## Notes

1 Voir Donald Rutherford (1995), « Philosophy and Language in Leibniz » in N. Jolley (ed.), *The Cambridge Companion to Leibniz*, Cambridge: Cambridge University Press, p. 247.

2 G. W. Leibniz, *Nouveaux Essais* (= NE) 3.6.39.

3 Norman Kretzmann (1977), « The Main Thesis of Locke's Semantic Theory » in I. Tipton (ed.), *Locke on Human Understanding*, Oxford, Oxford University Press, p. 123 ; cf. Reinhard Brandt, Heiner Klemme Brandt (1996), « John Locke (1632-1704) » in T. Borsche (ed.), *Klassiker der Sprachphilosophie : Von Platon bis Noam Chomsky*, München, C. H. Beck, p. 144.

4 Voir par exemple, Michael Morris (2007), *An Introduction to the Philosophy of Language*, Cambridge, Cambridge University Press, ch. 1.

5 Voir John Locke, *Essai* III, ii, 2 : 325 [405]. Les références à l'*Essai* de Locke indiquent le livre, le chapitre, le paragraphe et la page de la traduction de Jean-Michel Vienne (Paris, Vrin, 2001 pour les livres I et II, 2006 pour les livres III et IV) suivies de l'indication, entre parenthèses, du ou des numéro(s) de page de l'édition critique : *An Essay Concerning Human Understanding*, éd. Peter H. Nidditch, Oxford, Clarendon Press 1975.

6 Les interprétations les plus récentes, Hannah Dawson (2007), *Locke, Language and Early-Modern Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, ainsi que Walter Ott (2004), *Locke's Philosophy of Language*, Cambridge, Cambridge University Press.

7 Voir, par exemple, Jennifer Ashworth (1984), « Locke on Language », *Canadian Journal of Philosophy* 14, p. 73 : « ... it was merely the theory of signification and mental language which he had taken over, albeit in a truncated form, from scholastic philosophers. »

8 Si la présente étude se concentre sur l'argument en faveur de l'externalisme social, on trouvera une discussion approfondie, historique et systématique, de la philosophie du langage de Locke dans Martin Lenz (2010), *Lockes Sprachkonzeption*, Berlin/New York, De Gruyter.

9 Voir Tyler Burge (1979), « Individualism and the Mental », *Midwest Studies in Philosophy* 4, p. 73-121.

10 Voir Jean Duns Scot, *Quaestiones in libros Perihermeneias Aristotelis*, q. 2, Opera philosophica II, ed. Robert Andrews et al., St. Bonaventure/New York, The Franciscan Institute 2004, 49 f. Cf. Martin Lenz (2010), *Lockes Sprachkonzeption*, p. 115. À propos de cette distinction chez Locke, voir Michael Losonsky (2007), « Language, Meaning, and Mind in Locke's Essay » in Lex Newman (ed.), *The Cambridge Companion to Locke's « Essay Concerning Human Understanding »*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 286-312, lequel attribue à Locke, à juste titre, une théorie de la « rectification », mais ne reconnaît pas que la rectification est un trait de la *signification*.

11 Sur la discussion du modèle aristotélicien dans les traditions des commentaires aristotéliciens et au-delà, jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, voir Stephan Meier-Oeser (à paraître), « The Intersubjective Sameness of Mental Concepts in Late Scholastic Thought (and some Aspects of Its Historical Aftermath) » in Gyula Klima (ed.), *Intentionality, Cognition and Mental Representation in Medieval Philosophy*, Fordham, Fordham University Press.

12 Voir John Locke, *Essai* III, iii, 15 : 59-60 [417].

13 Voir le célèbre passage sur la « supposition » de la substance, *Essai* II, xxiii, 1 : 459-460 [295], et II, xxxii, 1 : 599 [384] ; II, xxxii, 4 : 600-601 [385] ; II, xxxii, 25 : 613 [394], où Locke fait allusion à la tradition tardo-scholastique en parlant d'une « supposition tacite » et d'une « proposition tacite » c'est-à-dire virtuellement contenues dans l'idée correspondante ; cf. Martin Lenz (2010), *Lockes Sprachkonzeption*, 288 ff.

14 Voir Locke, *Essai* III, iii, 16 : 60 [417] : « Entre l'essence nominale et le nom, existe un lien si étroit que le nom d'une classe de choses ne peut être attribué à un être singulier que s'il a cette essence par laquelle il correspond à cette idée abstraite dont le nom est le singe. » En d'autres termes, l'essence nominale (= idée de classes de choses) peut être vue comme l'intension d'un nom qui détermine l'extension du nom (= idée de choses).

15 Hannah Dawson (2003), « Locke on Private Language », *British Journal for the History of Philosophy* 11, p. 609-638, propose une brève présentation de nombreuses interprétations à la lumière de la possible menace du solipsisme.

16 Voir John Locke, *Essai* IV, xxi, 3, où il admet le caractère fluctuant des idées et l'exigence de leur stabilisation par les mots, ce qui conduit à une « si étroite liaison entre les idées et les mots » (*Essai* II, xxxiii, 19 : 625 [401]) ; cf. aussi la note 11, ci-dessus, à propos de la « connection » entre les mots et les idées.

17 Voir Donald Rutherford (1995), « Philosophy and Language in Leibniz », p. 244.

18 Voir, par exemple *Essai* III, x, 27 : 219 [505] : « Celui qui a des idées complexes sans nom particulier pour elles ne serait pas dans une meilleure situation que le libraire qui aurait dans son magasin des volumes sans reliure et sans titre », et *Essai* IV, v, 4 : 347 [574-575] : « Car si l'on observe attentivement la façon dont l'esprit pense et raisonne, on verra je suppose que quand on forme en ses pensées une proposition sur le blanc ou le noir, le doux ou l'amer, le triangle ou le cercle, on peut former, et souvent on forme effectivement, les idées mêmes sans réfléchir sur les



noms ; mais quand on préfère considérer ou construire des propositions sur les idées plus complexes, comme celle d'homme ou de virtuel, de force de l'âme ou de gloire, on met habituellement le nom à la place de l'idée. Parce que les idées dont ces noms tiennent lieu sont pour la plupart imparfaites, confuses et indéterminées, on réfléchit sur les noms eux-mêmes parce qu'ils sont plus clairs, plus certains, plus distincts et qu'ils se présentent plus vite à la pensée que les idées pures ; aussi utilise-t-on ces mots au lieu des idées même quand on préférerait méditer, raisonner intérieurement et faire des propositions mentales tacites. [...] pour beaucoup de modes qui sont fort composés le nom se présente beaucoup plus facilement que l'idée complexe elle-même, qui demande temps et attention pour être assemblée et représentée exactement à l'esprit, même chez ceux qui ont déjà été à la peine pour la constituer ; la tâche est même totalement impossible pour ceux qui, tout en ayant en mémoire la plupart des noms courants de leur langue, ne se sont jamais de leur vie préoccupés peut-être de savoir à quelles [les] idées précises correspondent la plupart des noms. » Cf. John Locke, *Essai* III, ii, 6 : 41-42 [407] : « ... aussi se forme-t-il, à l'usage répété, une liaison entre certains sons et les idées dont ils tiennent lieu, si bien que les noms entendus provoquent presque immédiatement certaines idées, comme si les objets aptes à les produire affectaient eux-mêmes réellement les sens. »

19 Voir John Locke, *Essai*, III, xi, 11 : 236-237 [514] : « Car les mots, spécialement dans les langues déjà formées, ne sont pas la propriété privée de chacun, mais le critère commun de l'échange et de la communication ; il n'appartient donc pas à chacun de modifier pour son plaisir le sceau qui les valide ni de changer l'idée associée à ce nom. »

20 Locke formule ce réquisit – i.e. l'acceptation de la part d'autres locuteurs – premièrement par rapport aux modes dits mixtes, puis généralise le propos aux idées de substance. Voir John Locke *Essai* II, xxii, 6 : 451 [291] : « Là où manquait la coutume, manquait la notion de cette action et le besoin de combinaison d'idées unies ou quasiment liées ensemble, par ces termes. Et dans d'autres pays, donc il n'y avait pas de nom pour ces actions. ». Cf. John Locke, *Essai* III, vi, 13 : 360-361 [447-448] : « Mais revenons aux espèces de substances corporelles. Si je demandais à quelqu'un si la glace et l'eau sont deux espèces distinctes de choses, je ne doute pas de sa réponse affirmative ; et l'on ne peut nier que celui qui dit qu'il y a deux espèces distinctes est dans le vrai. Mais si un anglais élevé en Jamaïque qui n'a peut-être jamais vu ni entendu parler de glace, vient en Angleterre en hiver et découvre que l'eau qu'il a mise dans son bassin le soir est en grande partie gelée le matin, ne connaissant pas son nom particulier il l'appellera eau durcie. D'où ma question : est-ce que ce sera pour lui une nouvelle espèce différente de l'eau ? Et je pense que l'on répondrait que ce n'est pas pour lui une nouvelle espèce, pas plus que de la sauce durcie quand elle est froide n'est une espèce distincte de la même sauce chaude et fluide ; ou encore, que l'or liquide dans le creuset n'est pas une espèce distincte de l'or durci entre les mains de l'ouvrier. Et s'il en est ainsi, il est évident que nos espèces distinctes ne sont rien d'autre que des idées complexes distinctes auxquelles on a attaché un nom distinct. »

21 Voir John Locke, lettre à Stillingfleet, in *The Works of John Locke*, vol. 3, London 1823 (reprint : Aalen 1963), 279 (mes italiques) : « *The case in short is this; money by virtue of the stamp received in the public mint, which vouches its intrinsic worth, has authority to pass. This use of the public stamp would be lost, if private men were suffered to offer money stamped by themselves. On the contrary, words are offered to the public by every man, coined in his private mint, as he pleases; but it is the receiving of them by others, their very passing that gives them their authority and currency, and not the mint they come out of.* »

22 Voir par exemple Hannah Dawson (2007), *Locke, Language and Early Modern Philosophy*, Cambridge, CUP, p. 296 : « *The second, social aspect of Locke's semantic theory directly contradicts his individualistic thesis ...* ».

23 Voir Rhodri Lewis (2007), *Language, Mind and Nature: Artificial Languages in England from Bacon to Locke*, Cambridge, Cambridge University Press.

24 Leibniz, *Nouveaux essais* III, xi, 24 : 303.

25 Voir Donald Rutherford (1995), « Philosophy and language in Leibniz », p. 245-248.

26 Voir John Locke, *Essai* III, vi, 51 : [470-471], où il explique notre obligation d'utiliser des mots en accord avec « l'usage ordinaire », car « il est incertain si jamais l'usage ordinaire les autorisera. » La thèse selon laquelle nous sommes contraints de nous conformer à l'usage ordinaire est déjà exprimée de manière évidente par Samuel Pufendorf dans son *De officio hominis et civis juxta legem naturalem*, éd. Gerald Hartung, *Gesammelte Werke* 2, Berlin, Akademie Verlag 1997, p. 43 – une œuvre qui était manifestement familière à Locke. La traduction d'Andrew Toole (1691) est terminologiquement très différente, voir Pufendorf, *The Whole Duty of Man*, éd. Ian Hunter and David Saunders, Indianapolis, Liberty Fund 2003, p. 120 : « *For since neither any Words nor any particular Strokes form'd into Letters can naturally denote any certain Thing (otherwise all Languages and Characters for writing would be the same; and hence the Use of the Tongue would be to no purpose if every Man might call every Thing by what Name he pleas'd; it is absolutely necessary among those who speak the same Language, that there be a tacit Agreement among them, that this certain Thing shall be so, or so call'd, and not otherwise. [...]) By virtue then of this tacit Compact, every Man is bound in his common Discourse to apply his Words to that Sense, which agrees with the receiv'd Signification thereof in that Language.* »

27 Locke discute extensivement ce « problème d'abondance » en *Essai* III, vi ; voir par exemple III, vi, 5 : 106 [442] : « Je voudrais qu'on me dise en effet ce qui suffit à faire une différence essentielle par nature entre deux êtres singuliers sans aucune référence à une idée abstraite,

pourtant considérée comme l'essence et le modèle d'une espèce. Si l'on écarte tous ces modèles et ces patrons, on trouvera que les êtres singuliers considérés purement en eux mêmes ont toutes leurs qualités également essentielles. » Voir aussi Margaret Atherton (2007), « Locke on Essences and Classification » in Lex Newman (ed.), *The Cambridge Companion to Locke's 'Essay Concerning Human Understanding'*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 258-285, ainsi que Michael Ayers (1991), *Locke: Epistemology & Ontology*, London and New York, Routledge, vol. 2, p. 39-90. Robert Pasnau (2011), *Metaphysical Themes 1274-1671*, Oxford, Oxford University Press, p. 660, enfonce le clou lorsqu'il argumente qu'en traitant du problème de l'abondance, Locke développe un argument « conceptuel » et non pas seulement épistémique.

28 Voir John Locke, *Essai* III, xi, 2 : 227-228 [509] : « Je ne suis pas assez vain pour penser qu'on puisse prétendre, sans se rendre ridicule, tenter une réforme totale des langues du monde, voire celle de son seul pays. Exiger que les hommes emploient toujours les mots dans le même sens, qu'ils les utilisent uniquement pour des idées déterminées et uniformes, reviendrait à penser que les hommes devraient avoir les mêmes notions et ne parler que de ce dont ils ont une idée claire et distincte ; personne ne peut l'espérer à moins d'avoir assez de vanité pour s'imaginer capable d'imposer aux hommes d'être soit très savants soit très silencieux. »

29 Voir Hilary Putnam (1975), « The Meaning of 'Meaning' » in *Mind, Language and Reality: Philosophical Papers*, vol. 2, Cambridge, Cambridge University Press. Pour une vue d'ensemble très utile, Andrew Pessin and Sanford Goldberg (eds) (1996), *The Twin Earth Chronicles*, Armonk, New York and London, M. E. Sharpe.

30 Voir John Locke, *Essai* III, vi, 32 : 137-138 [459] : « De même que les gens, parce que c'est plus commode, ont été amenés à exprimer d'un seul nom plusieurs morceaux de matière jaune venant de Guinée ou du Pérou, de même ont-ils été aussi amenés à faire un seul nom qui puisse inclure à la fois l'or, l'argent et d'autres corps de différentes classes. Cela se fait en écartant les qualités qui sont propres à chaque classe et en retenant une idée complexe constituée de celles qui sont communes à toutes. On y attache le nom de métal et ainsi un genre est constitué, dont l'essence est l'idée abstraite qui contient seulement la malléabilité et la fusibilité avec certains degrés de poids et de fixité dans lesquels convergent quelques corps de différents genres, mais qui excluent la couleur et d'autres qualités propres à l'or, à l'argent et aux autres classes englobées sous le nom métal. Il est ainsi clair que les gens ne suivent pas exactement les modèles proposés par la Nature quand ils fabriquent leurs idées générales de substances puisqu'on ne peut trouver aucun corps qui ait simplement en lui de la malléabilité et de la fusibilité, sans autre qualité aussi inséparable que celles-là. Les hommes en fabriquant leurs idées générales cherchent plus la commodité du langage et la rapidité de la communication par des signes brefs et englobants, que la nature authentique et précise des choses telles qu'elles existent ; aussi en formant leurs idées abstraites ont-ils principalement poursuivi ce but : être dotés d'une réserve de noms généraux de portée différente. » Ce point est également développé par Kyle Stanford (1998), « Reference and Natural Kind Terms: The Real Essence of Locke's View », *Pacific Philosophical Quarterly* 79/1, p. 78-97.

31 Voir Michael Devitt et Kim Sterelny (1987), *Language and Reality*, Cambridge/Mass., p. 73 : « It seems that the grounder must, in effect and at some level, "think of" the sample as a member of a natural kind, and intend to apply the term to the sample as such a member [...] The term is applied to the sample not only qua member of a natural kind but also qua member of one particular natural kind. [...] In virtue of what is the grounding in it qua member of one rather than another natural kind? As a result of groundings, a term refers to all objects having the same underlying nature as the objects in the sample. But which underlying nature? The sample shares many. »

32 Voir Hilary Putnam (1988), *Representation and Reality*, Cambridge/Mass., MIT, p. 37.

---

## Pour citer cet article

### Référence électronique

Martin Lenz, « Locke contre Leibniz à propos du langage : deux sortes d'externalisme ? », *Methodos* [En ligne], 14 | 2014, mis en ligne le 24 avril 2014, consulté le 05 avril 2018. URL : <http://journals.openedition.org/methodos/4044> ; DOI : 10.4000/methodos.4044

---

## Auteur

**Martin Lenz**  
Université de Groningen

---

## Droits d'auteur





Les contenus de la revue *Methodos* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

By accessing this website, you acknowledge and accept the use of cookies. [More information](#)